

mais qui la négligera mourra dans ses péchés. Oui, douce Dame, ils sont loin du salut ceux qui ne savent pas vous connaître; mais quant à celui qui persévère à vous rendre ses hommages, il n'a pas à craindre la perdition : si vous nous assistez, c'est le rafraîchissement; détournez-vous votre visage, c'est la désespérance du salut » (1). Souvenons-nous enfin combien de fois les auteurs spirituels, à l'exemple de l'Église, interprétant de Marie ce que l'Écriture disait de l'éternelle Sagesse, ont spécialement mis ces mots sur les lèvres de la Vierge Mère : « Quiconque péchera contre moi blessera son âme. Tous ceux qui me haïssent aiment la mort » (2).

III. — Impossible, après tout ce qui précède, de ne pas tenir le culte de prière envers la Mère de Dieu, notre céleste mère, comme nécessaire d'une nécessité de moyen; j'entends de cette nécessité que les théologiens ont qualifiée de nécessité *morale* ou *relative*. Quant à déterminer d'une manière précise par quelle mesure d'invocations on peut satisfaire à cette nécessité, il y aurait témérité à l'entreprendre, tant cette mesure dépend de circonstances variées et multiples. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que plus nos prières seront nombreuses et ferventes, plus aussi nous recevrons largement les dons célestes qu'il a plu à Dieu de dispenser par l'intercession de sa mère (3).

La célèbre maxime : Hors de l'Église, point de sa-

(1) S. Bonavent., *Psalter. majus B. V.*, psalm. 116, 118 et 99 Opp., t. XIV (éd. Vivès), p. 215, 216 et 213.

(2) Prov., viii, 36.

(3) Il ne faut pas oublier ce que nous disions en commençant, à savoir que tout hommage de louange est équivalentement une prière.

lut, a été parfois modifiée de manière à pouvoir être entendue de la bienheureuse Vierge : Hors de Marie, point de salut. Que penser de cette application? Qu'elle est exacte, pourvu qu'elle soit sagement interprétée. Donc, hors de Marie, point de salut : car si Marie ne nous avait pas librement donné le Rédempteur, nous serions encore dans notre péché d'origine; ni la grâce ne coulerait sur les hommes ni le ciel ne leur serait ouvert. — Hors de Marie, point de salut; parce qu'il n'y a point de salut sans la grâce et que *toute grâce*, même après le Calvaire, nous vient par son intercession. — Hors de Marie, point de salut : car ne pas honorer Marie, ne pas la prier, en un mot, s'éloigner d'elle, c'est se priver, autant qu'il est en soi, de son assistance auprès de Dieu.

La première de ces interprétations est absolument incontestable. Nous avons montré combien la seconde est appuyée sur l'autorité de l'Écriture et de la Tradition; combien même il est impossible de la révoquer en doute, s'il est question, non pas d'une totalité de grâces qui n'admette aucune exception, mais de cette universalité qui comprend la plus grande part, la très grande part des bienfaits de l'ordre surnaturel. Quant à la troisième, je ne vois guère pour quelle cause on lui refuserait une certitude égale à celle de la seconde, puisque, nous venons de le prouver, il est moralement nécessaire, au moins pour les adultes, d'invoquer Marie, si l'on veut bénéficier de sa protection, c'est-à-dire, d'une protection par où les grâces de salut descendent sur nos âmes. Donc, sans examiner s'il est opportun d'employer cette formule en dehors de toute explication, on doit la tenir pour absolument vraie dans sa généralité. Toutefois, lorsqu'on parle séparément de

la troisième interprétation, il ne faut pas oublier ce que je disais tout à l'heure, de ceux qui ne recourent pas à Marie, non par indifférence ou mépris, mais parce qu'ils ont le malheur de ne pas la connaître. Ainsi la maxime : Hors de l'Église, point de salut, ne condamne pas à la mort éternelle quiconque n'est pas visiblement uni par des liens extérieurs à l'Église catholique. L'Église et Marie peuvent avoir des enfants qui les ignorent : ce qui n'empêche pas que ceux-là soient bienheureux à qui Dieu fait la grâce de vivre dans la connaissance et dans l'amour d'une si bonne et si puissante mère.

IV. — Arrivons à la dernière question qui regarde, non plus seulement chacun des hommes en particulier, mais l'Église elle-même. Le culte de la Sainte Vierge, culte d'honneur, culte d'amour et culte d'invocation, n'est pas seulement nécessaire aux membres de l'Église; il l'est plus encore au corps même de l'Église; si nécessaire qu'il en doit être considéré comme une note, au moins *négative*, c'est-à-dire, comme l'un de ces caractères dont la *privation* n'est pas compatible avec la véritable Église du Christ, et dévoile manifestement une fausse épouse du Christ.

J'ai dit : une note négative, et non pas une note absolument positive : car il en est du culte de Marie comme des sacrements de la Loi nouvelle. Des communions schismatiques, hérétiques même, peuvent conserver intact dans leur sein le dépôt de ces trésors de la grâce, encore qu'elles n'en soient pas les légitimes propriétaires, et qu'elles n'aient pas le droit d'en distribuer le contenu. Ainsi voyons-nous les Églises orientales, séparées de l'Église mère et ma-

trousse, rester fidèles au culte de la Mère de Dieu, l'honorer dans ses privilèges, en célébrer les fêtes, et lui garder une très large place dans la Liturgie. Ce culte n'est donc pas ni ne peut être ce qu'on appelle une note positive, je veux dire, un de ces caractères dont la seule présence est par elle-même une révélation certaine de l'Église de Dieu.

Du reste, à bien considérer les choses, autre est le culte de la bienheureuse Vierge dans la véritable Église, autre dans celles qui, secouant l'autorité de Pierre, ont déchiré la robe du Christ. Là, c'est un culte plein de vie, qui se développe et va toujours s'épanouissant au soleil de l'amour, tressant sans cesse à Marie de nouvelles couronnes, et glorifiant sa maternité par des moissons de saintes œuvres et de vertus. Ici, tout au contraire, sauf des exceptions plus ou moins nombreuses, le culte de la Vierge, comme le christianisme lui-même, ressemble trop à ces arbres à demi morts qui, conservant encore leurs branches, ne poussent plus de nouveaux rameaux, et portent à peine quelques maigres fruits. Entrez dans ces sanctuaires profanés par le schisme ou par l'hérésie, vous entendrez chanter les antiques louanges consacrées à la Mère de Dieu; mais vous sentirez généralement que le cœur qui les a premièrement dictées n'est plus là pour les animer; vous verrez surtout que ces chants et ces prières ne traduisent guère ces élans d'amour, et inspirent encore moins ces dévouements de charité si communs dans la véritable Église du Christ. Une culte de Marie n'est donc pas un caractère absolument infaillible de la religion véritable. Mais, je le répète, il en est une marque absolument indispensable. Une société religieuse qui le rejette ou qui l'ignore se glo-

rifie faussement d'être l'épouse immaculée du Christ. En effet, l'Église du Christ est la première au nombre des enfants de Marie. Donc, les obligations filiales qui incombent envers elle à ses enfants sont excellemment les siennes : car elle doit les leur enseigner par son exemple et par sa doctrine. Par conséquent, manquer à ce devoir c'est être infidèle, et c'est aussi renoncer à la médiation de la Reine des cieux : deux choses incompatibles avec la sainteté de l'Église.

Ajoutons une autre considération dont j'emprunte la substance à l'un des plus savants professeurs du Collège romain. La religion, étant ce par quoi nous sommes reliés à Dieu, la religion chrétienne est celle qui nous rattache à lui par le Christ Médiateur. Or, dans la religion chrétienne, soit qu'on la contemple à l'époque de son complet épanouissement, soit qu'on la regarde dans ses plus lointaines origines, c'est-à-dire, dès le moment où le Christ fut révélé à l'humanité déchue comme Celui qui devait nous rouvrir l'accès auprès du Père, Marie est la compagne inséparable de Jésus. Partout et toujours la mère est aux côtés du Fils. Donc, ce qui doit nous *relier* à Dieu, ce qui nous ramène aux choses du ciel, ce n'est pas le Christ seul, mais ce couple bienheureux de la *femme et de sa race*. Donc, séparer Marie de Jésus dans le culte religieux c'est renverser l'ordre établi par Dieu lui-même ; et, par conséquent, présenter aux hommes une économie de salut que Dieu n'a ni instituée, ni approuvée ; en d'autres termes, une religion qui n'est ni ne peut être la véritable religion chrétienne (1).

(1) P. Ludov. Billo', de *Verbo incarnato* (ed. alt.), p. 347.

LIVRE X